

## I. Le processus révolutionnaire portugais

1. Expérience psycholégique - espace et temps révolutionnaire
2. Politisation de toute la vie et lutte pour le pouvoir
3. Leurre des catégories politiques classiques et absence de projet global
4. Absence d'analyse correcte d'ensemble sur le Portugal et de cette époque de l'histoire du monde.
5. Désagrégation des corps sociaux et rôle du MFA à travers sa démocratisation.

## II. L'Eglise au Portugal

1. Eglise incarnée et donc l'influence de toute la société
2. Eglise multiple et le rapport spécifique de ses formes avec le processus révolutionnaire
3. Idéalisme révolutionnaire et utopie
4. Praxis révolutionnaire et pratique
5. Militantisme révolutionnaire et apostolat des
6. Internationalisme révolutionnaire et universalisme.

## III. Défis

1. Un engagement avec les "sans-pouvoir"
2. Une pensée sur les rapports sociaux
3. La création d'alternatives de style de vie.

Fundação Cuidar o Futuro



I. Le processus révolutionnaire portugais.

Comment rendre compte d'une réalité continuellement changeante? Et surtout d'un processus qui semble aboutir là où les cyniques de l'histoire le voyaient s'effondrer?

1. "Une expérience psychadélique"

Au début de la révolution, je la sentais et je l'ai décrite comme une immense expérience psychadélique. C'est-à-dire, superposition d'images et de sons; irruption de sensations apparemment sans liaison avec la toile de fond; déplacement incessant du centre de l'évènement.

Vous cherchez le message - et c'est soudainement un mot qui, dans le flot hallucinatoire des sons, livre le début du sens à votre attention toute tendue.

Vous essayez de prendre une option - et c'est une action bien concrète qui vous est donnée, urgente et prioritaire parce qu'immédiate.

Vous voulez obtenir un repère pour vous situer - et vous découvrez qu'à ce moment le centre est partout, pointillant droite et gauche, et le moment suivant vous ne le trouvez nulle part.

Il s'agit d'une interpénétration de l'espace et du temps, élargissement de l'espace et retrécissement du temps pour un évènement que, de si intense et si global qu'il est, prend les personnes tout entières.

Le moment suivant l'espace n'est plus un enjeu national mais très localisé, s'étendant sur un temps qui s'allonge indéfiniment.

Ou, en termes plus claires, pas de succession linéaire dans l'espace, les évènements signifiants se multipliant à l'infini; pas d'ouverture dans le temps, car les faits s'imposent dans leur opacité et la réflexion s'estompe.

Oui, espace et temps révolutionnaires qu'on ne peut pas comprendre ni juger qu'à l'intérieur même du processus.

Cependant, je vais m'efforcer de préciser davantage les termes politiques de ce processus.

Je laisserai à côté les aspects dont l'objectivité a été maintes fois reprise par la presse, c'est-à-dire,

l'attitude des militaires et leurs options politiques, la multiplicité des forces politiques se réclamant de la gauche, l'accrochement du parti communiste aux postes-clés de l'appareil de l'Etat  
et l'accrochement du parti socialiste à la proclamation incessante des libertés.

Tout cela vous l'avez lu et je risque de répéter ce que vous avez entendu plusieurs fois.

Je ne ferai donc qu'annoncer quelques éléments d'analyse.

## 2. Politisation de toute la vie et lutte pour le pouvoir

Il y a, tout d'abord, dans la situation portugaise actuelle deux faits très importants:

- a) d'un côté, le total accaparement de la vie par le phénomène politique;
- b) de l'autre côté - et jouant à sens inverse - l'effet cumulatif des désillusions personnelles face à l'incapacité du pouvoir politique.

Nous voici devant deux faits apparemment contradictaires mais qui, dans leur dialectique, ramènent à un dépassement qui ne peut se trouver qu'aux racines de l'inconscient collectif. (Est-ce que cela explique ce qui se passe aujourd'hui au Portugal?)

Je vais essayer de m'expliquer davantage...

D'abord, ce qu'on pourrait appeler la dimension politique de toute la vie. Au Portugal il ne s'agit plus d'une dimension mais de l'envahissement de tous les aspects de la vie par le politique.

Je me rappelle l'émotion de la presse française, des syndicats avec LIP. Eh! bien, imaginez non une mais mille affaires LIP, naissant de la façon la plus inattendue, dans les grandes et les petites entreprises, non seulement par l'action systématique des syndicats mais par la spontanéité des ouvriers et ouvrières dans tous les domaines de l'activité industrielle...

Je me rappelle aussi toute la question autour d'un fait divers quelconque concernant le droit terrien des terres des Pórral...

Eh! bien, imaginez une transformation sociale du milieu rural qui, du jour au lendemain, se traduit non seulement dans l'occupation des grandes propriétés (dont nous avions dès août 1974 décidé la réforme agraire radicale) mais aussi dans le déplacement des petits agriculteurs eux-mêmes ainsi que des paysans salariés...

Je me rappelle cette magnifique libération de la parole qui a caractérisé mai 68... Eh! bien, imaginez cette façon de parler, de se livrer tout entier, non plus au hasard d'une station de métro mais dans une série continue de réunions houleuses dans les locaux de travail (tout s'interrompt pour décider et revendiquer ensemble), les syndicats, les commissions de quartier, les services publics dont les fonctionnaires contôlent les Ministres mêmes (occupation du bureau du Ministre du Travail la semaine dernière, ainsi qu'occupation de tout le Ministère de la Communication Sociale). Et ceci non pendant un mois mais pendant 18 mois...

En même temps, il y a sans arrêt la lutte pour le pouvoir - entre partis politiques, entre les classes sociales, entre différentes tendances, entre ceux pour qui la révolution est la possibilité de changer le pays et les opportunistes qui veulent devenir la nouvelle classe dominante.

Tout semble s'engloutir dans cette lutte acharnée pour le pouvoir qui n'est pas celle d'un pouvoir lointain à arracher au moment du vote mais qui est la lutte continuelle sur tous les fronts en même temps. Pas un moment de xi relâche. Pas une possibilité de laisser une place vide. Si vous avez fait une option de changement social, vous êtes, bon gré mal gré, entraîné dans cette lutte pour le pouvoir.

Pris par ces deux mouvements - une politisation totale de l'existence et une politique qui ne prend visiblement que les contours de la lutte pour le pouvoir, il y a dans le peuple portugais ces derniers mois quelque chose comme le retour, ou plutôt la recherche de sa racine socio-culturelle.

## Fundação Cuidar o Futuro



### 3. Leurre des catégories politiques classiques

Ceci, d'ailleurs, n'est pas étonnant (ni à mettre tout d'un coup sous l'étiquette d'évasion...).

Les portugais commencent à se rendre compte (bien que la plupart ne le formule même pas) qu'ils ont été victimes d'un leurre dont ils sont co-responsables.

Le leurre consiste, je pense, à subordonner l'analyse de ce qui arrive au Portugal depuis avril 74 aux catégories politiques connues soit dans des régimes bien établis soit dans les rêves chimériques d'une gauche sans possibilité immédiate de prendre le pouvoir.

Voici l'exemple le plus frappant: nous avons tous parlé du début d'une démocratie après 50 ans d'obscurantisme fasciste. On a parlé ainsi à l'étranger de la "jeune démocratie portugaise", de "l'apprentissage de la démocratie" chez les portugais.

Voilà une erreur d'analyse qui a conduit à un leurre.

Le 25 avril a été l'éclatement de la contradiction fondamentale de la société portugaise - la fin de la guerre coloniale par la décision de ceux qui l'avaient faite ou subie pendant 13 ans.

Dans cette contradiction fondamentale venaient se greffer les contradictions secondaires, ressortissant du domaine de la justice sociale, du projet culturel de la société, d'une nouvelle économie, de la liberté collective et personnelle.

Fundação Cuidar o Futuro

L'éclatement de la contradiction fondamentale amenait avec lui l'éclatement des autres contradictions par des voies qui répercutaient, à leur manière, la soudaineté et le caractère de renversement total qui avait caractérisé le 25 avril par rapport au pouvoir politique.

L'accent mis sur la construction de la démocratie, cette illusion qu'ont les personnes et les peuples "évolués" à penser que le pouvoir du peuple requiert un apprentissage et ne va pas de soi, nous a entraînés dans des fausses querelles comme celle entre libertés fondamentales et socialisme.

Ce que j'appelle le leurre démocratique, en ouvrant des fronts de combat idéologique, a empêché, surtout, la formulation d'un projet socialiste global et radical.

Un exemple bien concret: avant que le Gouvernement ait la possibilité d'approfondir ce projet global, les conseils de ministres étaient dominés par la tension idéologique autour du débat sur la loi syndicale (oui ou non à des syndicats de tendance ou bien des syndicats uniques).

D'ailleurs, la capacité de mobilisation du peuple autour d'un projet national a été conduite vers ce que j'appelle des anti-projets. Les uns sont prioritairement anti-monopolistes, anti-latifundiaires; les autres, anti-communistes. Tous anti-fascistes et anti-capitalistes.

C'est peu pour faire un projet. C'est le climat que la plupart des dirigeants ~~politiques~~ de partis politiques ont aidé à créer.

#### 4. Absence d'analyse correcte en commun

Mais-peut-on demander à juste titre - n'y avait-il pas au lendemain du 25 avril des gens capables de façonner le projet socialiste?

Je dois dire sincèrement: oui, il y en avait.

Cependant, plusieurs difficultés ont empêché ce projet de se concrétiser et surtout de devenir le manifesto du peuple.

La première c'est que nous avons plus de démocrates que de révolutionnaires. Prendre en main le creux de l'histoire, ébranler du fonds en comble les structures traditionnelles et en proposer d'autres, c'était possible. Et cela sans aucune attente à la volonté du peuple, car dès qu'il s'agit de répondre aux droits sociaux collectifs je crois que la seule mise-en-application des données scientifiques nous amène tout droits à un projet.

La deuxième difficulté c'est que nous nous sommes trouvés, gens de gauche, venus de tous les horizons, sans nous connaître profondément. Et nous avons cru - j'ai cru! - que nous faisons tous la même lecture de la société portugaise.

Erreur fondamentale, dont nous ne nous sommes aperçus que lors des discussions interminables sur les nationalisations - pour quelques-uns d'entre nous c'était le signe sacré de l'orthodoxie économique, pour d'autres c'était le piège avec lequel la droite assouplit la gauche et lui retire sa capacité de manoeuvre économique. Faut-il dire, en passant, que l'Etat porte sur ses épaules un monde illimité d'entreprises dont l'éventail est d'un ridicule impressionnant.

Surtout, nous ne nous sommes pas dit mutuellement notre lecture de la société. Pour moi, il s'agissait d'une société de rapports féodaux dans un réseau où dominait un capitalisme d'Etat (administrant, par exemple, la sécurité sociale avec un budget qui est 1/3 du budget de l'Etat), entretenant des rapports économiques avec une douzaine de familles detenant les grands monopoles. Comment parler seulement en termes de structures capitalistes dans un pays où 95% des entreprises industrielles ont moins de 40 ouvriers et 75% des entreprises commerciales n'ont aucun employé rémunéré? (c'est sûr que, si l'on ne remarque pas ces faits, on peut comme on l'a fait, produire à la télé une pièce très révolutionnaire sur "les funérailles du patron"; on risque de voir se ranger à droite un nombre impensable de patrons de petites entreprises).

Toute cette société était envahie par des enclaves de modernisme, dont l'expression technologique et commerciale allait de pair avec les pays hautement industrialisés.

Il aurait fallu faire une analyse des grands secteurs d'aliénation du peuple. Et ceci, manquant de projet d'ensemble, s'est vu remplacé par plusieurs projets tous plus ou moins objectivement liés à des tendances idéologiques nettes.

## 5. Désagrégation des corps sociaux

Par où s'est produit cet effritement du pouvoir?

La grille d'analyse de la démocratie bien sage, bien rangée nous dit que le Portugal vit dans l'anarchie, dans l'absence de pouvoir.

Sociologiquement et politiquement plus important est la désagrégation des corps sociaux, la désintégration du tissu des relations établies tandis que d'autres se lient autour de certains noeuds hier inconnus.

Tant que le MFA est resté uni et solidaire, le projet engageant tout le peuple était encore possible. Mais, "moteur et garant de la révolution" - comme il se définissait lui-même - quand il a commencé son processus interne de démocratisation il n'a pas su (ou n'a pas pu) établir les distinctions nécessaires par rapport au processus national de démocratisation. De telle sorte qu'au lieu de se comporter en interprète du peuple et de son vouloir, les Forces Armées se sont divisées elles-mêmes en plusieurs courants dont les conséquences sont des plus graves dans tout le processus révolutionnaire.

La confusion des 2 processus est une des causes les plus profondes de la situation actuelle.

Fundação Cuidar o Futuro



## II. L'Eglise au Portugal

Comment, dans ce contexte, caractériser l'Eglise au Portugal?

### 1. Une Eglise incarnée dans une société concrète

En tant que corps visible, avec sa pesanteur, elle ne manque d'être influencée ou, plutôt, d'être partie prenante du changement de la société où elle incarne.

Rien d'étonnant là-dessus. Je ne crois pas à la possibilité d'une Eglise qui se réduise à une transcendance du quotidien humain sans y baigner ni à une Eglise qui soit le bouc-émissaire, la grande coupable des maux de toute une société.

Pétrie de tout de qui fait la réalité historique dans un temps et un lieu donnés, l'Eglise reproduit, en quelque sorte, la société où elle s'insère. Les femmes et les hommes qui la forment ne se rencontrent pas seulement entre ses murs - ils subissent et façonnent les autres corps sociaux. Ceci est vrai aussi de l'Eglise au Portugal.

Il faut avouer que la sensation d'expérience psychadélique que j'ai évoquée au début dérouta l'Eglise dans son ensemble en tant que corps social organisé. Et déjà dans les réactions à ce temps et à cet espace révolutionnaire on peut voir deux formes d'Eglise: celle qui, pour comprendre, veut aller avec et celle qui, en comprenant qu'un certain seuil a été dépassé, se situe déjà dehors d'autres repères. (Un exemple: dans la même semaine, j'avais deux invitations pour animer des débats. Dans une paroisse qui avait été avant le 25 avril un peu un centre d'intellectuels on me proposait de parler de "la vocation révolutionnaire du " - un peu tard pour y penser, ne le croyez-vous pas? - tandis que dans une paroisse très simple de gens travailleurs, on me proposait de réfléchir ensemble "le contenu et la signification de la charité dans une société socialiste").

Il y a de quoi dérouter aussi les chrétiens dans la lutte pour le pouvoir où vient achopper toute politisation réelle. Faut-il que nous nous laissions prendre au jeu de cette lutte par exigence évangélique? Risque-t-on d'être les braves sergents des partis, habitués aux sacrifices et sans demander le pouvoir, dont parle Edmond Maire cette semaine dans le Nouvel Observateur?

D'une façon toute personnelle, ce que je veux dire c'est que nous vivons aussi une certaine lutte pour le pouvoir, ne fut-ce que pour mener à bien les tâches entamées et les solidarités fidèles... Mais je sens que nous vivons un engagement dégage, comme si déjà l'horizon ultime de notre foi faisait irruption dans le quotidien pour lui donner toute sa force et pour relativiser son pouvoir.

L'Eglise n'a pas manqué non plus d'axer son engagement sur la construction de la démocratie.

Par la voix des prêtres et évêques l'Eglise s'est occupée aussi à défendre la démocratie et les libertés fondamentales. (De ce temps la lettre des évêques sur la démocratie).

L'Eglise n'a pas fait l'analyse de la société. Rapidement, après le 25 avril, un enthousiasme a gagné le corps social, et d'innombrables réunions se sont succédées où les questions les plus directes étaient posées. Très souvent, cependant, le souci "révolutionnaire" se traduisait d'un véritable réformisme, la révolution pour l'Eglise se situant ailleurs.

La désagrégation des corps sociaux se répercute aussi dans l'Eglise. Sa "clientèle" bourgeoise étant partie du pays ou sans des habitudes d'apostolat, ses militants immédiatement pris dans les tâches de la révolution, l'Eglise se voit elle aussi dépourvue de projet pastoral cohérent et engageant. Sa situation n'est pas sans poser des problèmes à la conscience qui sait que la Foi se dit, se nourrit et se proclame sur les toits. Qui la proclamera?

Fundação Cuidar o Futuro

2. Eglise multiple et son rapport avec les lignes du processus révolutionnaire.

La question se pose, cependant, à ce moment, de savoir de quelle Eglise suis-je en train de parler.

Car, en fait, l'Eglise au Portugal, comme ailleurs, n'est pas du tout monolythique. Il me semble indispensable de distinguer dans sa réalité sociologique les formes qui, soit par le nombre des chrétiens soit par leur signification ont un rapport spécifique, quoique non nécessairement explicite, avec le processus révolutionnaire.

Nous trouvons d'abord l'Eglise d'implantation sociologique, pareille à celle qui existe dans presque toute l'Europe, celle dont déjà avant Vat. II nous disions qu'elle signifiait la fin de la chrétienté.

Il s'agit de l'Eglise de type traditionnel, très fermée sur elle-même, capable de parler seulement en catégories ecclésiales, rejetant d'emblée ce qui peut salir les mains au niveau du politique, n'ayant pas encore compris l'Exode (peut-être parce que personne ne lui a appris) et, donc, sans possibilité d'opérer une libération chrétienne.

Cette Eglise-là existait, avant le 25 avril, dans tous les milieux ruraux et dans la plupart des villes. A cette Eglise appartient pratiquement la classe moyenne et appartenait les paysans.

Elle engendre un certain type d'évêque, plutôt administrateur et intendant de l'Eglise que porteur du carisme de l'unité ou de prophétie.

Dans une telle Eglise, les chrétiens sont facilement conduits par les curés, quoique toujours sur un arrière-fond de méfiance car l'anticléricalisme au Portugal est d'une force dont ne soupçonnent pas les français.

C'est une Eglise qui se situe au-dessus de l'histoire, en s'acharnant, paradoxalement, sur les aspects moralistes de l'histoire personnelle. (Exemple: le dimanche après les élections, à Coimbra: parle-t-on de la vie chrétienne en pays socialiste? Non! de l'avortement!).

Une deuxième tranche de l'Eglise est une Eglise aggiornata. Elle s'est modernisée, elle se veut à la fine pointe du progrès ecclésial, elle est très bien organisée.

Cette Eglise-là prospérait avant le 25 avril, même si elle s'opposait au régime, car, au fond, elle mimait, à son insu, ce qui était la tendance libérale, modernisante, néo-capitaliste, technocratique des organes dirigeants à cette époque-là. (en France, secr. pour l'apost. laïc).

Paradoxalement, c'est cette tranche de l'Eglise qui ne semble en plus grande difficulté de vivre des temps radicalement nouveaux.

C'est une Eglise qui voulait se situer du côté des opprimés par des institutions charitables.

Mais il y a aussi l'ébauche d'une Eglise prophétique. Et pêle-mêle des expériences différentes me viennent à la tête qui révèlent cet autre visage qui annonce autre chose. Exemples:

...  
...  
...  
...



Ces trois formes ne sont pas figées mais, en même temps, on peut dire qu'en elles résonnent différemment les éléments constitutifs du processus révolutionnaire.

En réfléchissant là-dessus je me suis dite qu'il y a dans la révolution quelques éléments qui sont comme un parallèle de traits essentiels du . Sans vouloir faire du concordisme, il me semble possible de distinguer ce que j'appelle les défis d'affirmation ou de convergence posés aux chrétiens portugais par la révolution qu'ils sont en train de vivre. Je ne ferai que les esquisser ici.

Fundação Cuidar o Futuro

### 3. Idéalisme révolutionnaire et utopie chrétienne

Malgré toutes les difficultés que j'ai soulignées tout à l'heure, il y a dans le pays un immense idéalisme révolutionnaire. C'est-à-dire, depuis le 25 avril on a vu se déployer un potentiel inconnu de contestation radicale, de lutte pour la justice, de don-de-soi dans des efforts incessants du combat social.

(Quand je parle d'idéalisme révolutionnaire je ne veux pas du tout l'opposer à une pratique concrète, mais, au contraire, mettre en valeur la capacité de mobilisation totale des personnes et des groupes sociaux que porte en lui le projet révolutionnaire).

Quel écho a cet idéalisme en Eglise?

Dans sa large couche sociologique, l'Eglise était plutôt prête pour accueillir cet idéalisme car elle perçoit qu'il y a là quelque chose qui a, sans se le dire, partie liée avec l'espérance.

Est-ce que cette couche n'est pas formée justement par les plus pauvres? La libération n'est pas pour eux le seul chemin?

Cependant, l'Eglise organisée, aggiornata et moderne y met un frein. Elle se trouve impregnée de son propre projet qui la ramène à une attitude de conformisme politique et la fait regarder la révolution du dehors. De son côté, l'appareil institutionnel ne fait que réaffirmer (sans trop de préjugés certes mais) sans enthousiasme (non plus) ce qui est un acquis de toute la société.

Ici et là, ponctuellement, l'Eglise prophétique s'éveille. Et c'est le lieu privilégié de rencontre entre l'idéalisme révolutionnaire et l'utopie chrétienne.

Tandis que les chrétiens modernisés se trouvent de plus en plus critique et éloignés de la révolution, ceux qui sont portés par l'utopie chrétienne s'efforcent de trouver les moyens opérationnels de dépasser les contradictions de chaque moment.

#### 4. Praxis révolutionnaire et pratique chrétienne

Car - et c'est là un deuxième trait de la révolution - nous vivons la praxis révolutionnaire au fil des instants.

Une telle praxis peut ainsi se traduire en pragmatisme, en immédiatisme en volte-faces inexplicables, en oppositions évidentes à l'idéalisme qui la conduit. Elle ne vit pas de valeurs - elle les crée et elle les tue.

Rien de plus difficile pour la grande majorité des chrétiens (et là-dessus je ne distinguerai pas les comportements des uns et des autres). Le monde des valeurs abstraites, normatives a tellement impregné le christianisme qu'on a du mal à saisir que le chrétien est venu nous affranchir de la loi et que la libération personnelle et collective passe par cette immense responsabilité de créer des valeurs et des normes à l'intérieur même de l'évènement.

De là, la tendance facile à juger moralement la révolution, et par là, à la réduire à la volonté d'hommes singuliers. Mais ce moralisme commence à se rendre compte que la complexité du réel en période révolutionnaire ne tient pas dans une série de valeurs bien alignées. Il renvoie les chrétiens à ce qui est essentiel dans le christianisme - à la véritable pratique chrétienne où s'opère, à chaque moment, l'acte de Foi dans le Christ mort et ressuscité.

Fundação Cuidar o Futuro



##### 5. Militantisme révolutionnaire et apostolat chrétien.

Cette pratique est interpellée par le militantisme révolutionnaire (et partisan).

A mon avis, ce militantisme est venu remplir le vide laissé par la dissolution, pendant les années 60, des mouvements d'apostolat.

En effet, très nombreux et très forts dans les années 50 - on était à cette époque plus de 100.000 jeunes dans les seuls groupements d'A.C. - ces mouvements ont pratiquement disparu de nos jours en tant que mouvements de masse.

Ce n'est sûrement pas par hasard que l'on retrouve aujourd'hui quelques-uns des anciens dirigeants chrétiens comme grands militants des partis politiques.

Je soupçonne qu'un certain idéalisme et parfois même esprit de prosélytisme; de certains petits partis n'est pas étranger à la présence de ces anciens militants chrétiens.

On a l'impression que tout le projet d'une société à changer s'est ancré dans l'option partisane.

On assiste - et dans l'Eglise sociologique et dans l'Eglise prophétique - à un réveil du sens apostolique, ou, si vous voulez, du rayonnement chrétien. Voyant que leurs compagnons non-croyants se donnent tant de peine pour organiser un meeting, faire passer une action d'ensemble, convaincre d'autres à collaborer avec eux, les chrétiens sont secoués et commencent à se dire que c'est important aussi de parler de Christ.

## 6. Internationalisme révolutionnaire et universalisme chrétien

C'est vrai que les membres des partis ne sont pas seuls. Ils ont un soutien impressionnant dans d'autres partis du monde. Une véritable solidarité s'est établie entre groupes politiques ayant certaines affinités soit de projet social soit d'option de classe.

On peut se tromper dans de tels appuis, sans doute. Mais cet internationalisme révolutionnaire met en relief l'enjeu universel des problèmes nationaux.

§  
(Bien sûr, en parlant d'internationalisme révolutionnaire je ne pense pas aux révolutionnaires d'intention qui vont se baigner sur les plages du Portugal et y consommer la révolution à très bon marché).

Mais, face à cet internationalisme qu'en est-il de l'universalisme chrétien? Est-ce que les chrétiens portugais sont épaulés par les chrétiens d'autres pays?

Ceux qui ont le privilège d'être portés par un réseau d'amitiés et de fidélités au-delà des frontières ne peuvent même pas distinguer entre les chrétiens conservateurs et progressistes (c'est à mon expérience personnelle...).

Mais la grande masse? Souvent les chrétiens d'autres pays sont sur leurs gardes ou bien ils parlent du Portugal en des termes comme ceux-ci:

"Que les petits propriétaires du Nord souvent illétrés et misérables aient ou non quelque chose à craindre du Parti Communiste portugais reste une question à examiner. On est en droit simplement de douter qu'aujourd'hui le communisme soit pour eux l'ennemi principal.

Que les chrétiens se souviennent en Tchecoslovaquie et nous les célébrons ici comme des martyrs. Au Portugal ce sont des dupes. Les dupes de ce conservatisme clérical vieux comme l'histoire..."

"L'ennemi principal au Portugal se nomme ignorance, sous-développement, apolitisme".

### III. Les défis posés aux chrétiens

J'ai posé jusqu'ici quelques jalons sur le processus révolutionnaire et sur l'Eglise dans ce processus. J'aimerais maintenant énoncer les défis fondamentaux posés aux chrétiens tels que je les perçois dans mon expérience personnelle et communautaire.

#### 1. Un engagement avec des "sans-pouvoir"

Tout d'abord, la question que j'ai laissée en suspens tout à l'heure sur l'Eglise comme pouvoir.

La fin des années 60 avait vu se développer les communautés de base, les groupes de réflexion axée sur la vie et aboutissant à la célébration d'Eucharisties signifiantes.

Ce type d'Eglise mettait presque "entre parenthèses", pour ainsi dire, l'insitution ecclésiastique, entretenant avec elle des rapports soit dialogants soit tendus selon l'écclésiologie propre à chaque groupe. De plus en plus ces groupes-là se voyaient comme expression de la "communauté des disséminés", sans rapport avec le pouvoir.

Nous voici après le 25 avril. Les dirigeants politiques qui sont tous athés voient l'Eglise comme un pouvoir, lui posent (indirectement, bien sûr) une demande qui est celle d'être un pouvoir. (Expliquer l'héritage et les années 40 et 50).

Pour donner un exemple qui fait choquer: nous nous trouvons aujourd'hui dans cette situation fort curieuse: les intellectuels chrétiens continuent de ricaner à propos de Fatima tandis que les dirigeants politiques athés se trouvent, au moins perplexes, face à ces rassemblements qui, dans les chiffres, dépassent tous les meetings et manifestations politiques et qui n'ont besoin de propagande ni d'organisation.

## Fundação Cuidar o Futuro

Une question prend pour moi une grande acuité: où est la logique des chrétiens intellectuels qui ont fait l'option de classe pour les masses travailleuses et qui méprisent ces hommes et ces femmes, tous pauvres et travailleurs, qui remplissent les routes vers Fatima?

En allant plus loin, est-ce qu'il n'y a pas un nouveau style d'Eglise à bâtir? Est-ce que les chrétiens ne représentent pas la force des "sans-pouvoir"?

Et à un plan plus théologique une nouvelle question naît: une Eglise bâtie sur ces pierres vivantes serait-elle un nouveau pouvoir? Faut-il l'encourager ou, au contraire, l'orienter vers les "lieux du pouvoir"?



## 2. Une pensée chrétienne sur les rapports sociaux

Le deuxième défi que je trouve dans la situation portugaise concerne la pensée chrétienne.

Toute la démarche d'Eglise que nous avons faite nous a conduits de plus en plus vers une pratique chrétienne, avec pleine autonomie des réalités terrestres. Nous avons parlé du vécu, nous avons porté aux nues le témoignage personnel, nous faisons encore lentement dans beaucoup de groupes l'apprentissage d'un christianisme qui part de la vie et non d'une doctrine.

Et voici que, déjà à l'autre versant, se lève pour nous l'exigence de dépasser toute culpabilité d'intellectualisme pour essayer une alternative de pensée chrétienne.

Je ne veux pas dire par là, c'est évident!, un quelconque courant philosophique, mais, plutôt, soulever une autre question. Face aux mille visages de la révolution portugaise, face à la reconnaissance, par la pratique vécue à l'extrême, de la fondamentale ambivalence des faits politiques, ne doit-on pas poser une alternative de pensée élaborée à partir de la foi? § (Maurice Bellet).

Au fond, la question est semblable à l'autonomie des réalités physiques à la magie religieuse, à la domination du religieux sur le scientifique dont Galilée est le symbole, succède le positivisme scientifique et dans un premier temps l'affrontement foi/science jusqu'au moment où l'apparition d'hommes, comme Teilhard, quoique controversé, permet l'élaboration à partir de la foi d'une interprétation de l'homme et de l'univers créé.

Serons-nous déjà à l'aube d'une époque où, ayant reconnu l'absence de dynamisme historique d'une doctrine sociale de l'Eglise telle que nous l'avons connue, ayant dépassé le conflit christianisme/marxisme, ayant résorbé dans la démarche de la foi ce qui dans le marxisme est science, il nous est demandé de repenser les rapports sociaux à partir de notre Foi engagée?

